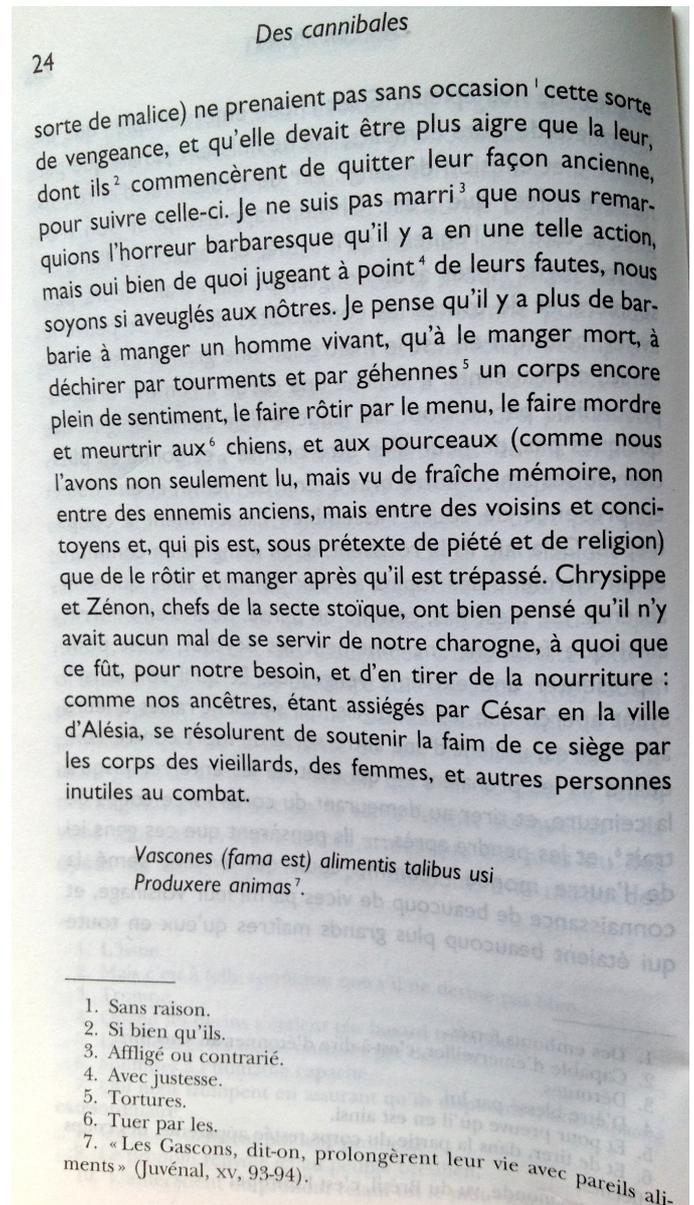
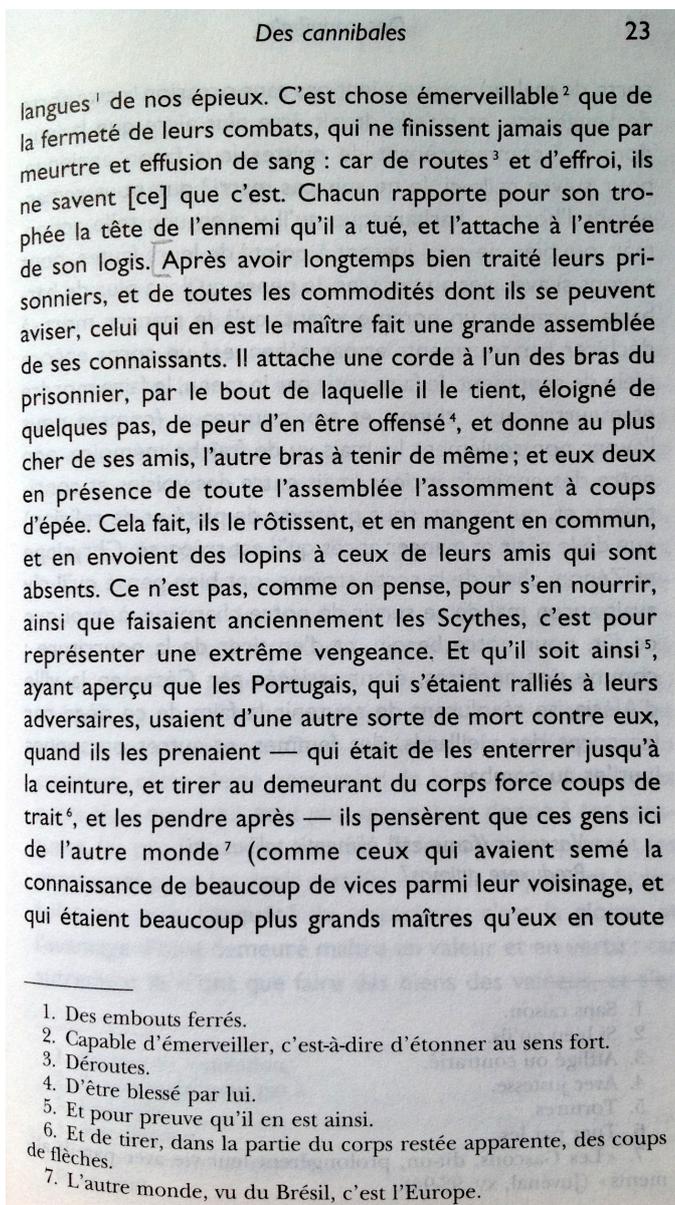


Montaigne

et le rituel des Cannibales

Ce texte se trouve aux pages 23 et 24 de votre édition (Folio plus classiques) ; il commence à « Après avoir longtemps bien traité leurs prisonniers » et s'achève à le rôtir et manger après qu'il est trépassé ». Il fait partie des lectures complémentaires.

Montaigne peint ici le rituel anthropophage d'une manière singulière.



« Barbarie » ou folie individuelle ? Vingt siècles avant Montaigne, Hérodote¹ s'interroge.

TEXTE 2

Dans le livre III de son *Enquête*, Hérodote évoque longuement la personnalité du roi perse Cambyse. Ce passage qui correspond aux chapitres 37 et 38 de ce livre constitue la conclusion de la partie consacrée à Cambyse.

Ce portrait d'un souverain « barbare » nous permettra de voir la façon dont Hérodote se représente un étranger et un ennemi des Grecs.

Tant chacun juge ses propres coutumes supérieures à toutes les autres

XXXVII

La folie fit commettre à Cambyse bien d'autres excès encore envers les Perses comme envers ses alliés : pendant son séjour à Memphis il fit ouvrir des sépultures anciennes et examina les corps qu'elles contenaient. Il pénétra aussi dans le temple d'Héphaïstos et se gaussa fort de la statue du dieu : elle ressemble beaucoup en effet aux *patèques*, ces images que les Phéniciens promènent sur les mers à la proue de leurs vaisseaux ; pour en donner une idée à qui n'en a jamais vu, je dirai qu'elles représentent un pygmée. Cambyse pénétra encore dans le temple des Cabires, où le prêtre seul a le droit d'entrer ; il fit même brûler leurs statues, avec maintes railleries. – Ces statues ressemblent aussi à celle d'Héphaïstos, dont les Cabires sont, dit-on, les fils.

XXXVIII

En définitive, il me semble absolument évident que ce roi fut complètement fou ; sinon, il ne se serait pas permis de railler les choses que la piété ou la coutume commandent de respecter. En effet, que l'on propose à tous les hommes de choisir, entre les coutumes qui existent, celles qui sont les plus belles et chacun désignera celles de son pays — tant chacun juge ses propres coutumes supérieures à toutes les autres. Il n'est donc pas normal, pour tout autre qu'un fou du moins, de tourner en dérision les choses de ce genre. — Tous les hommes sont convaincus de l'excellence de leurs coutumes, en voici une preuve entre bien d'autres : au temps où Darius régnait, il fit un jour venir les Grecs qui se trouvaient dans son palais et leur demanda à quel prix ils consentiraient à manger, à sa mort, le corps de leur père : ils répondirent tous qu'ils ne le feraient jamais, à aucun prix. Darius fit ensuite venir les Indiens qu'on appelle Callaties, qui, eux,

mangent leurs parents ; devant les Grecs (qui suivaient l'entretien grâce à un interprète), il leur demanda à quel prix ils se résoudre-³⁰raient à brûler sur un bûcher le corps de leur père : les Indiens poussèrent des hauts cris et le prièrent instamment de ne pas tenir de propos sacrilèges. Voilà bien la force de la coutume, et Pindare a raison, à mon avis, de la nommer dans ses vers « la reine du monde ».

ELEMENTS POUR L'ETUDE DU TEXTE 2

Idée directrice

Tout au long de son *Enquête*, Hérodote propose une réflexion sur l'opposition des Grecs et des Barbares. Ce passage pose un problème essentiel : le comportement de Cambyse est-il typique d'un Barbare, donc d'ordre collectif, ou est-il seulement le propre d'un individu aberrant ?

Eclaircissements

1. 1 : *Cambyse II* : roi de Perse, fils et successeur de Cyrus II le Grand. Régna de 530 à 522 av. J.-C., et conquiert l'Égypte.
1. 3 : *Memphis* : ville d'Égypte, capitale de l'Ancien Empire.
1. 4 : *Héphaïstos* : dieu du panthéon grec qui est associé aux forces souterraines et au travail du fer. Les Romains l'appelleront Vulcain. Il était assimilé au dieu égyptien Ptah, adoré sous la forme d'un nain aux jambes torses.
1. 6 : *Patèques* : image de proue, sculptée, des vaisseaux phéniciens. Il s'agit probablement d'un mot phénicien.
1. 9 : *Pygmées* : petits hommes situés en Libye et dont Hérodote parle à plusieurs reprises.
1. 12 : *Cabires* : peuple originaire du nord de la Grèce (Thrace) et du nord de l'Asie mineure (Phrygie). Les Cabires passaient pour être les descendants d'Héphaïstos et, comme lui, contrefaits (le dieu boitait). Le premier emploi du mot, dans le texte (l. 9), semble désigner la caste des orfèvres égyptiens qui étaient souvent des nains.
1. 23 : *Darius* : Darius I^{er}, roi de Perse (l'Iran actuel) de 522 à 486 av. J.-C. ; reconstitua l'unité de l'empire perse, soumit la Thrace mais fut vaincu par les Grecs en 490 av. J.-C. à Marathon.
1. 27 : *Callaties* : peuple de l'Orient qui passait pour manger de la viande crue.
1. 33 : *Pindare* : poète lyrique grec (518-438 av. J.-C.) qui a célébré dans ses poèmes les vainqueurs des jeux que les Grecs organisaient régulièrement (jeux olympiques, néméens, etc.). La tenue de ces jeux était l'occasion pour les Grecs des différentes cités qui y participaient de prendre conscience de l'unité de leur civilisation et de renforcer ce que l'on a appelé le « panhellénisme ».

¹ Hérodote (Ve siècle avant J.-C.) est considéré comme le père de l'Histoire. *Cet extrait provient de Montaigne et le mythe du bon Sauvage de Bernard Mouralis, éditions Bordas.*

Aujourd'hui, peut-on croire encore possible le voyage vers l'Autre ?

Le corpus suivant et sa présentation proviennent pour l'essentiel de votre manuel L'écume des lettres (Hachette), pp. 324-325.

Corpus

Paul Nizan, *Aden Arabie*, 1931

Michel Leiris, *L'Afrique fantôme*, 1934

Antoine de Maximy, *J'irai dormir à Hollywood*, 2007

Sujet d'entraînement

Dissertation

Le véritable voyage est celui qui permet, selon Rousseau, de « secouer le joug de l'opinion ». Dans quelle mesure la littérature, quand elle évoque le voyage ou l'altérité, permet-elle de remettre en cause les idées reçues ?

Paul Nizan :

« Tout le prix du voyage est dans son dernier jour »

Dans cet essai, l'auteur raconte son voyage à Aden, ville du Yémen où a aussi séjourné Rimbaud. Ce voyage constitue une échappatoire pour ce jeune étudiant en philosophie qui souffre du cadre étriqué de la vie parisienne. Mais il s'agit pour lui de promouvoir une conception singulière du voyage.

Il n'y a qu'une espèce valide de voyages, qui est la marche vers les hommes. C'est le voyage d'Ulysse, comme j'aurais dû le savoir, si je n'avais pas fait mes humanités pour rien. Et il se termine naturellement par le retour. Tout le prix du voyage est dans son dernier jour.

Quant à la poésie, que les derniers éléments minéraux des voyages coulent dans l'oubli des mers.

L'espace ne contient aucun bien pour les hommes. Il y a des écrivains qui parlent des leçons des paysages, ils font semblant de croire que les pierres et le ciel se livrent à une mimique qui fait d'eux des instituteurs. En échange les hommes peuvent imiter les attitudes et les vertus morales d'une ville, d'un territoire, d'une zone de végétation : sérénité, intelligence, grandeur, désespoir, volupté.

Mais les voyageurs sérieux ont fait peu de cas de cette rhétorique : les voyages de Montaigne sont secs, ceux de Descartes sont dénués de tout, à peine s'intéressent-ils aux hommes [...].

Quand on a dit qu'il y a des paysages où l'on crève de froid, d'autres où l'on se dessèche de chaud, et qu'il n'est possible de vivre facilement qu'entre les deux, il n'y a plus grand-chose à ajouter sur la poésie de la terre. Les terres ne sont pas des associés, ni des professeurs de morale, ni des missionnaires prêchant ici l'ordre, là le désordre : tout est en nous. Elles ne persuadent rien. Ce lyrisme est tout à fait vide de matière.

Les hasards vous ramèneront seulement à l'ordre et au désordre des troupeaux humains qui sont dans les paysages et vous serez forcés de juger, d'aimer, de détester, de céder, de résister : l'homme attend l'homme, c'est même sa seule occupation intelligente.

Paul Nizan, *Aden Arabie*, 1931.

Michel Leiris :

« Que je suis donc resté Européen ! »

Michel Leiris a participé à la mission ethnographique « Dakar Djibouti » en 1931. L'Afrique fantôme constitue le journal de bord de cette mission. Souvent désabusé, l'auteur ne cesse de constater ses difficultés à rencontrer autrui, alors qu'il s'efforce de s'approcher au plus près des coutumes des hommes et des femmes qu'il rencontre.

30 mars 1932

[...] Grand examen de conscience : j'aurai beau faire, je ne serai jamais un aventurier ; le voyage que nous effectuons n'a été jusqu'à présent, en somme, qu'un voyage de touristes et ne semble pas près de changer [...]. Tout ce que j'ai fait depuis des mois se réduirait-il à avoir échangé une attitude littéraire contre une attitude scientifique, ce qui, humainement, ne vaut pas mieux ? Romprai-je jamais définitivement avec les jeux intellectuels et les artifices du discours ? Toutes questions que je me pose, sans grand espoir - ni grande envie, peut-être, - de m'innocenter... Je suis repris, une fois de plus, par ce malaise des centres, que j'ai fortement ressenti à Yaoundé.

31 mars 1932

[...] J'ai engraisé. J'éprouve une ignoble sensation de pléthore. Moi qui comptais rentrer d'Afrique avec l'allure d'un de ces beaux corsaires ravagés. La vie que nous menons est on ne peut plus plate et bourgeoise. Le travail, pas essentiellement différent d'un travail d'usine, de cabinet ou de bureau. Pourquoi l'enquête ethnographique m'a-t-elle fait penser souvent à un interrogatoire de police ? On ne s'approche pas tellement des hommes en s'approchant de leurs coutumes. Ils restent, après comme avant l'enquête, obstinément fermés. Puis-je me flatter, par exemple, de savoir ce que pensait Ambara, qui était pourtant mon ami ? Je n'ai jamais couché avec une femme noire. Que je suis donc resté Européen ! [...]

4 avril 1932

Travaillé, depuis hier, à rédiger un projet de « Préface » pour la publication éventuelle de ces notes. Thèse : c'est par la subjectivité (portée à son paroxysme) qu'on touche à l'objectivité. Plus simplement : écrivant subjectivement j'augmente la valeur de mon témoignage, en montrant qu'à chaque instant je sais à quoi m'en tenir sur ma valeur comme témoin. [...]

Michel Leiris, *L'Afrique fantôme*, 1934.

 <p>Les Fracs Bourgeois - La Salle Frères des Écoles Chrésiennes</p>	<h1>Examen blanc de français n°2</h1>
Date : Mercredi 2 mai 2018	Durée de l'épreuve : 4h
Nom du professeur : M. DANSET	Classe : 1L1
Matériel autorisé : Aucun	
<p>Consignes particulières : Sur la première copie, laissez la première page vierge, hormis les informations d'usage. Soignez la présentation comme si vous étiez au Bac. Conservez le sujet avec vous.</p> <p>Bon courage pour ce dernier devoir sur table de l'année... avant le Bac !</p>	

Objets d'étude

Vers un espace culturel européen : Renaissance et Humanisme.

La question de l'Homme dans les genres de l'argumentation du XVIe siècle à nos jours.

Corpus

Texte A - Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, 1578.

Texte B - Michel Eyquem de Montaigne, *Essais*, « Des Coches »¹, Livre III, chapitre 6, 1588.

Texte C - Denis Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville*, 1773 (1796).

Texte D - Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, 1955.

Question de synthèse sur le corpus (4 points)

Quel regard les auteurs de ces textes portent-ils sur les peuples du Nouveau Monde ?

Travail d'écriture au choix (16 points)

Commentaire au choix

Vous commenterez, au choix, le texte de Montaigne (B) ou celui de Diderot (C).

Dissertation au choix

Dans le premier livre des *Essais*, Michel de Montaigne explique que, pour se former, il faut « frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui ». En quoi peut-on dire que l'Humanisme, à la Renaissance, se caractérise par une ouverture à l'autre et une interrogation sur l'autre ?

Vous répondrez à cette question en vous appuyant sur les textes du corpus - y compris celui de Lévi-Strauss, lointain héritier de l'Humanisme, ainsi que sur vos connaissances et lectures personnelles.

¹ « Des coches » signifie « Des voitures » : mais la réflexion sur les voitures n'est que le point de départ de la réflexion de Montaigne.

Texte A - Jean de Léry, Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil,
chapitre XIII, 1578

Artisan d'origine modeste et de religion protestante, Jean de Léry participa à une expédition française au Brésil, à l'époque de l'éphémère colonie de la France Antarctique (1555-1560). À cette occasion, il partage pendant quelque temps la vie des Indiens Tupinambas. Vingt ans après son retour en France, il fait paraître un récit de son voyage qui inspirera Montaigne et son essai sur les « Cannibales ».

Au reste, parce que nos Tupinambas sont fort ébahis de voir les Français et autres des pays lointains prendre tant de peine d'aller quérir¹ leur Arabotan, c'est-à-dire bois de Brésil, il y eut une fois un vieillard d'entre eux qui sur cela me fit telle demande :

5 « Que veut dire que vous autres *Mairs* et *Peros*, c'est-à-dire Français et Portugais, veniez de si loin pour quérir du bois pour vous chauffer, n'y en a-t-il point en votre pays ? »

A quoi lui ayant répondu que oui et en grande quantité, mais non pas de telles sortes que les leurs, ni même² du bois de Brésil, lequel nous ne brûlions pas comme il pensait, ains³ (comme eux-mêmes en usaient pour rougir leurs cordons de coton,

10 plumages et autres choses) que les nôtres l'emmenaient pour faire de la teinture, il me répliqua soudain :

« Voire⁴, mais vous en faut-il tant ?

- Oui, lui dis-je, car (en lui faisant trouver bon⁵) y ayant tel marchand en notre pays qui a plus de frises⁶ et de draps rouges, voire même (m'accommodant⁷ toujours à lui

15 parler de choses qui lui étaient connues) de couteaux, ciseaux, miroirs et autres marchandises que vous n'en avez jamais vu par deçà⁸, un tel seul achètera tout le bois de Brésil dont plusieurs navires s'en retournent chargés de ton pays.

- Ha, ha, dit mon sauvage, tu me contes merveilles. »

Puis ayant bien retenu ce que je lui venais de dire, m'interrogeant plus outre, dit :

20 « Mais cet homme tant riche dont tu me parles, ne meurt-il point ? »

- Si fait, si fait, lui dis-je, aussi bien que les autres. »

Sur quoi, comme ils sont aussi grands discoureurs, et poursuivent fort bien un propos jusqu'au bout, il me demanda derechef :

- « Et quand donc il est mort, à qui est tout le bien qu'il laisse ? »

1 Quérir : aller chercher.

2 Ni même : ni surtout.

3 Ains : mais.

4 Voire : soit.

5 En lui faisant trouver bon : pour le persuader.

6 Frises : étoffes de laine.

7 M'accommodant : essayant.

8 Par deçà : chez les Tupinambas, au Brésil.

« - A ses enfants, s'il en a, et à défaut d'iceux⁹ à ses frères, sœurs et plus prochains parents. »

- 30 « - Vraiment, dit alors mon vieillard (lequel comme vous jugerez n'était nullement lourdaud), à cette heure connais-je¹⁰ que vous autres *Mairs*, c'est-à-dire Français, êtes de grand fols : car vous faut-il tant travailler à passer la mer, sur laquelle (comme vous nous dites étant arrivés par-deçà) vous endurez tant de maux, pour amasser des richesses ou à vos enfants ou à ceux qui survivent après vous ? La terre qui les a
- 35 parents et des enfants, lesquels, comme tu vois, nous aimons et chérissons ; mais parce que nous nous assurons qu'après notre mort la terre qui a nous a nourris les nourrira, sans nous en soucier plus avant, nous nous reposons sur cela. »
Voilà sommairement et au vrai le discours que j'ai ouï de la propre bouche d'un pauvre sauvage américain.

9 A défaut d'iceux : s'il n'a pas d'enfants.

10 Connais-je : je me rends compte.

Texte B - Michel Eyquem de Montaigne, Essais, « Des Coches », Livre III, chapitre 6, 1588

Dans le chapitre intitulé « Des Coches », Montaigne évoque la conquête du Mexique par les Espagnols.

1 Notre monde vient d'en trouver un autre (et qui nous répond si c'est le dernier de ses frères, puisque les Démons, les Sibylles¹, et nous, avons ignoré celui-ci jusqu'à cette heure ?) non moins grand, plein, et membru² que lui : toutefois si nouveau et si enfant, qu'on lui apprend encore son a, b, c ; il n'y a pas cinquante ans qu'il ne savait ni lettres, ni poids, ni mesure, ni vêtements, ni blés, ni vignes. Il était encore tout nu, au giron³, et ne vivait que des moyens de sa mère nourrice⁴. [...]

5 Bien crains-je que nous aurons bien fort hâté sa déclinaison et sa ruine par notre contagion, et que nous lui aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts. C'était un monde enfant ; si⁵ ne l'avons-nous pas fouetté et soumis à notre discipline par l'avantage de notre valeur et forces naturelles, ni ne l'avons pratiqué par notre justice et bonté, ni subjugué par notre magnanimité⁶. La plupart de leurs réponses, et des négociations faites avec eux, témoignent qu'ils ne nous devaient rien en clarté d'esprit naturelle et en pertinence. L'épouvantable magnificence des villes de Cusco et de Mexico, et, entre plusieurs choses pareilles, le jardin de ce Roi, où tous les arbres, les fruits, et toutes les herbes, selon l'ordre et grandeur qu'ils ont en un jardin, étaient excellentement formées⁷ en or ; comme, en son cabinet⁸, tous les animaux qui naissaient en son état⁹ et en ses mers ; et la beauté de leurs ouvrages, en pierrerie, en plume, en
10 en coton, en la peinture, montrent qu'ils ne nous cédaient non plus en l'industrie. Mais quant à la dévotion, observance dès lois, bonté, libéralité¹⁰, loyauté, franchise, il nous a bien servi de n'en avoir pas tant qu'eux ; ils se sont perdus par cet avantage, et vendus, et trahis eux-mêmes.

Quant à la hardiesse et courage, quant à la fermeté, constance, résolution contre les douleurs et la faim, et la mort, je ne craindrais pas d'opposer les exemples que je trouverais parmi eux aux plus fameux
20 exemples anciens que nous ayons aux mémoires de notre monde par-deçà¹¹. Car, pour ceux qui les ont subjugués, qu'ils ôtent les ruses et batelages¹² de quoi ils se sont servis à les piper¹³, et le juste étonnement qu'apportait à ces nations-là de voir arriver si inopinément des gens barbus, divers en langage, religion, en forme et en contenance¹⁴, d'un endroit du monde si éloigné et où ils n'avaient jamais su qu'il y eût habitation quelconque, montés sur des grands monstres inconnus, contre ceux qui n'avaient
25 non seulement jamais vu de cheval, mais bête quelconque duite¹⁵ à porter et soutenir homme ni autre charge ; garnis d'une peau luisante et dure, et d'une arme tranchante et resplendissante, contre ceux qui, pour le miracle de la lueur d'un miroir ou d'un couteau, allaient échangeant une grande richesse en or et en perles, et qui n'avaient ni science ni matière par où tout à loisir ils sussent percer notre acier ; ajoutez-y les foudres et tonnerres de nos pièces et arquebuses, capables de troubler César même, qui
30 l'en eût surpris¹⁶ autant inexpérimenté, et à cette heure, contre des peuples nus, si ce n'est où l'invention était arrivée de quelque tissu de coton, sans autres armes pour le plus que d'arcs, pierres, bâtons et boucliers de bois ; des peuples surpris, sous couleur d'amitié et de bonne foi, par la curiosité de voir des choses étrangères et inconnues: ôtez, dis-je, aux conquérants cette disparité, vous leur ôtez toute l'occasion de tant de victoires.

1. Prêtresses d'Apollon qui prédisaient l'avenir.

2. Peuplé.

3. Auprès de sa mère.

4. La terre.

5. Pourtant

6. Volonté de pardonner.

7. Sculptées. Il s'agit des jardins du roi inca Huayana Capac qui régna au Pérou à la fin du xve siècle.

8. Cabinet de curiosités.

9. État.

10. Générosité.

11. De ce côté-ci de l'océan : Montaigne pense aux grands hommes de l'Antiquité.

12. Ruses dignes de bateleurs.

13. Tromper.

14. Façon de se comporter.

15. Dressée. Allusion à l'étonnement des Indiens devant les chevaux, souligné par tous les témoignages.

16. Qui l'aurait surpris. Allusion à l'ignorance des Indiens de la métallurgie et de l'artillerie.

Texte C - Denis Diderot, Supplément au voyage de Bougainville¹, 1773, publication posthume en 1796

Premier navigateur français à avoir fait le tour du monde, homme de cour et intellectuel animé tant par le goût de l'aventure que par l'esprit scientifique, Louis Antoine de Bougainville publie en 1771 Voyage autour du monde. Il raconte un accueil des plus chaleureux, sauf pour ce qui concerne un « homme vénérable », dont l'air « rêveur et soucieux semblait annoncer qu'il craignait que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le sein du repos, ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race ».

Deux ans plus tard, le maître d'œuvre de L' Encyclopédie Denis Diderot écrit un Supplément au voyage de Bougainville, que le navigateur aurait prétendument choisi de ne pas publier. Le philosophe développe alors le passage du « vieillard vénérable » et lui donne la parole, au moment du départ des Français.

- 1 [...] ce vieillard s'avança d'un air sévère, et dit :
- « Pleurez, malheureux Tahitiens ! pleurez ; mais que ce soit de l'arrivée, et non du départ de ces hommes ambitieux et méchants : un jour, vous les connaîtrez mieux. Un jour, ils reviendront, le morceau de bois que vous voyez attaché à la ceinture de celui-ci, dans une main, et le fer qui pend au côté de celui-là, dans l'autre, vous enchaîner, vous égorger, ou vous assujettir à leurs extravagances et à leurs vices ; un jour vous servirez sous eux aussi corrompus, aussi vils, aussi malheureux qu'eux [...]. »
- 5 Puis s'adressant à Bougainville, il ajouta : « Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre rive : nous sommes innocents, nous sommes heureux ; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature ; et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère. Ici tout est à tous ; et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du *tien* et du *mien*. Nos filles et nos femmes nous sont communes ; tu as partagé ce privilège avec nous ; et tu es venu allumer en elles des fureurs inconnues. Elles sont devenues folles dans tes bras ; tu es devenu féroce entre les leurs. Elles ont commencé à se haïr ; vous vous êtes égorvés pour elles ; et elles nous sont revenues teintes de votre sang. Nous sommes libres ; et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre de notre futur esclavage. Tu n'es ni un dieu, ni un démon : qui es-tu donc, pour faire des esclaves ? Orou ! toi qui entends la langue de ces hommes-Là, dis-nous à tous, comme tu me l'as dit à moi, ce qu'ils ont écrit sur cette lame de métal : *Ce pays est à nous*. Ce pays est à toi ! et pourquoi ? parce que tu y as mis le pied ? Si un Taïtien débarquait un jour sur vos côtes, et qu'il gravât sur une de vos pierres ou sur l'écorce d'un de vos arbres : *Ce pays appartient aux habitants de Taïti*, qu'en penserais-tu ? Tu es le plus fort ! Et qu'est-ce que cela fait ? Lorsqu'on t'a enlevé une des méprisables bagatelles dont ton bâtiment est rempli, tu t'es récréé, tu t'es vengé ; et dans le même instant tu as projeté au fond de ton cœur le vol de toute une contrée ! Tu n'es pas esclave : tu souffrirais la mort plutôt que de l'être, et tu veux nous asservir ! Tu crois donc que le Taïtien ne sait pas défendre sa liberté et mourir ? Celui dont tu veux t'emparer comme de la brute, le Taïtien est ton frère. Vous êtes deux enfants de la nature ; quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait pas sur toi ? Tu es venu ; nous sommes-nous jetés sur ta personne ? avons-nous pillé ton vaisseau ? t'avons-nous saisi et exposé aux flèches de nos ennemis ? t'avons-nous associé dans nos champs au travail de nos animaux ? Nous avons respecté notre image en toi. Laisse-nous nos mœurs, elles sont plus sages et plus honnêtes que les tiennes. Nous ne voulons point troquer ce que tu appelles notre ignorance contre tes inutiles lumières. Tout ce qui nous est nécessaire et bon, nous le possédons. Sommes-nous dignes de mépris parce que nous n'avons pas su nous faire des besoins superflus ? Lorsque nous avons faim, nous avons de quoi manger ; lorsque nous avons froid, nous avons de quoi nous vêtir. Tu es entré dans nos cabanes, qu'y manque-t-il, à ton avis ? Poursuis jusqu'où tu voudras ce que tu appelles commodités de la vie ; mais permets à des êtres sensés de s'arrêter, lorsqu'ils n'auraient à obtenir, de la continuité de leurs pénibles efforts, que des biens imaginaires.
- 10
15
20
25
30

¹ Le titre complet de cet apologue en forme de dialogue philosophique est Supplément au voyage de Bougainville ou Dialogue entre A et B sur l'inconvénient d'attacher des idées morales à certaines actions physiques qui n'en comportent pas.

Texte D - Claude Lévi-Strauss, Tristes tropiques, 1955

L'ethnologue et anthropologue Claude Lévi-Strauss est une figure majeure des sciences humaines et sociales au XXe siècle. Lors d'une expédition au Brésil, en 1938, il a partagé la vie quotidienne d'un peuple indien, les Nambikwara. Il en rend compte dans Tristes Tropiques, œuvre à la croisée du récit de voyage et de la réflexion philosophique.

Pour moi, qui les ai connus à une époque où les maladies introduites par l'homme blanc les avaient déjà décimés, mais où – depuis des tentatives toujours humaines de Rondon¹ – nul n'avait entrepris de les soumettre, je voudrais oublier cette description navrante² et ne rien conserver dans la mémoire, que ce tableau
5 repris de mes carnets de notes où je le griffonnai une nuit à la lueur de ma lampe de poche :

« Dans la savane obscure, les feux de campement brillent. Autour du foyer, seule protection contre le froid qui descend, derrière le frêle paravent de palmes et de branchages hâtivement planté dans le sol du côté d'où on redoute le vent ou la
10 pluie ; auprès des hottes emplies des pauvres objets qui constituent toute une richesse terrestre ; couchés à même la terre qui s'étend alentour, hantée par d'autres bandes également hostiles et craintives, les époux, étroitement enlacés, se perçoivent comme étant l'un pour l'autre le soutien, le réconfort, l'unique secours contre les difficultés quotidiennes et la mélancolie rêveuse qui, de temps à autre,
15 envahit l'âme nambikwara. Le visiteur qui, pour la première fois, campe dans la brousse avec les Indiens, se sent pris d'angoisse et de pitié devant le spectacle de cette humanité si totalement démunie ; écrasée, semble-t-il, contre le sol d'une terre hostile par quelque implacable cataclysme ; nue, grelottante auprès des feux vacillants. Il circule à tâtons parmi les broussailles, évitant de heurter une main, un
20 bras, un torse, dont on devine les chauds reflets à la lueur des feux. Mais cette misère est animée de chuchotements et de rires. Les couples s'étreignent comme dans la nostalgie d'une unité perdue ; les caresses ne s'interrompent pas au passage de l'étranger. On devine chez tous une immense gentillesse, une profonde insouciance, une naïve et charmante satisfaction animale, et, rassemblant ces
25 sentiments divers, quelque chose comme l'expression la plus émouvante et la plus véridique de la tendresse humaine. »

1 Rondon (1865-1958), explorateur brésilien qui tenta d'adapter les Indiens à la vie moderne tout en cherchant à préserver leurs mœurs et coutumes.

2 Lévi-Strauss vient de lire un compte-rendu ethnologique indiquant que la situation de la tribu dont il avait partagé la vie quinze ans auparavant s'est extrêmement dégradée.